

Aïn-Tédélès

Avant l'occupation française, le territoire d'Aïn Tédélès était occupé par les Medjahers, arrivés lors de la deuxième invasion arabe. Ces Medjahers avaient chassé la tribu berbère des Maghraouas, puis ils furent, à leur tour, soumis successivement par les Bénizianes de Tlemcen, par les Mérinites, puis par les Turcs.

Ils se rallièrent ensuite à Abd el-Kader, puis firent leur soumission, en 1841, au général Bedeau.

Fondée en 1848 par un décret de l'Assemblée Nationale, la colonie d'Aïn Tédélès reçoit d'abord des Parisiens, boutiquiers ruinés et ouvriers sans travail, après la Révolution de 1848.

Trois cent trente familles, bénies au départ par l'archevêque de Paris, s'embarquent au quai Saint-Bernard sur des bateaux plats. Par Montereau et Chalons, par la Marne, la Saône et le Rhône, ils arrivent à Arles, prennent le train pour Marseille et embarquent sur la frégate « Le Magellan ». Le général Bosquet les reçoit à Mostaganem et les héberge dans les casernes de Matemore.

Trois groupes sont formés :

- le premier va à Rivoli ;
- le deuxième à Pont-du-Chélif où s'achève la construction d'un pont en pierres de taille ;
- le troisième (100 familles) est dirigé sur Aïn Tédélès.

Ces cent familles logent dans des baraques en planches construites par le Génie militaire. Le premier repas de ces premiers colons, à Aïn Tédélès, est fait de méchouis offerts par les indigènes du lieu. Et chacun s'installe, tant bien que mal, dans les baraques.

Le plateau sur lequel est construit Aïn Tédélès est situé à 193 mètres d'altitude. Il domine la vallée du Chélif, à quelques kilomètres de l'embouchure de ce fleuve. Par temps clair, du plateau d'Aïn Tédélès, on peut voir un peu du bleu de la Méditerranée.

Le plateau forme un vaste bassin sous lequel se trouve une nappe d'eau à une profondeur moyenne de 8 mètres. Cette nappe alimente plusieurs sources. Aïn Tédélès, mot arabe, signifie « Source verdoyante ». L'eau de ces sources coule dans un ravin qui descend vers la vallée du Chélif.

A proximité de ces sources, les premiers colons construisent lavoir, abreuvoir, bassin d'arrosage, et plantent les premiers eucalyptus et trembles, qui forment la « pépinière ».

Au-dessus des sources, sur la rive gauche du ravin, les colons construisent leur village. Sur la rive droite du ravin, ils trouvent une kouba élevée en l'honneur d'un marabout vénéré, Si Abdallah, qui vivait au XV^e siècle. Cette kouba est respectée, dès l'origine, par les Français, et elle restera respectée et entretenue par les municipalités et la population d'Aïn

Tédélès. Elle existe toujours, et c'est elle qui protégeait, paraît-il, les footballeurs du Gallia-Club Tédélésien, réputés imbattables sur leur terrain.

**

Le lieutenant du Génie Gaucher fut le premier directeur de la colonie. Il fit construire les premières maisons en pierres, dites « maisons de colonie ».

Chaque concession initiale attribuée aux colons comprenait : une maison et de 8 à 12 hectares de terre à défricher.

De 1848 à 1852, devant les dures difficultés de ce début d'installation, un tiers environ des colons parisiens abandonnent et repartent. Au fur et à mesure de leur départ, ils sont remplacés par des cultivateurs venus de la Drôme, de l'Ariège, de l'Aude, du Tarn et du Pas-de-Calais.

En 1852, le régime militaire fait place à une administration civile. Les colons gagnent en liberté, mais perdent en sécurité : plusieurs crimes sont commis sur la route de Mostaganem à Aïn Tédélès.

En 1856, Aïn Tédélès est érigée en commune de plein exercice, avec comme annexes : Souk el Mitou (Bellevue) et Pont-du-Chélif. De ce dernier village était rapatriée, en 1962, Mme Mercot, morte à Vichy à l'âge de 102 ans.

Le senatus-consulte de 1863 rendit les tribus arabes propriétaires des terrains qu'elles occupaient.

En 1864, première invasion des sauterelles et insurrection de la tribu des Flittas. Les colons se rassemblent dans la mairie et dans l'église et restent en armes nuit et jour.

En 1865, visite de l'empereur Napoléon III à Mostaganem. Les colons se rendent en masse à Mostaganem pour saluer le représentant de la France, espérant que le Chef de l'Etat appréciera sur place l'œuvre de la colonisation et les difficultés des pionniers !

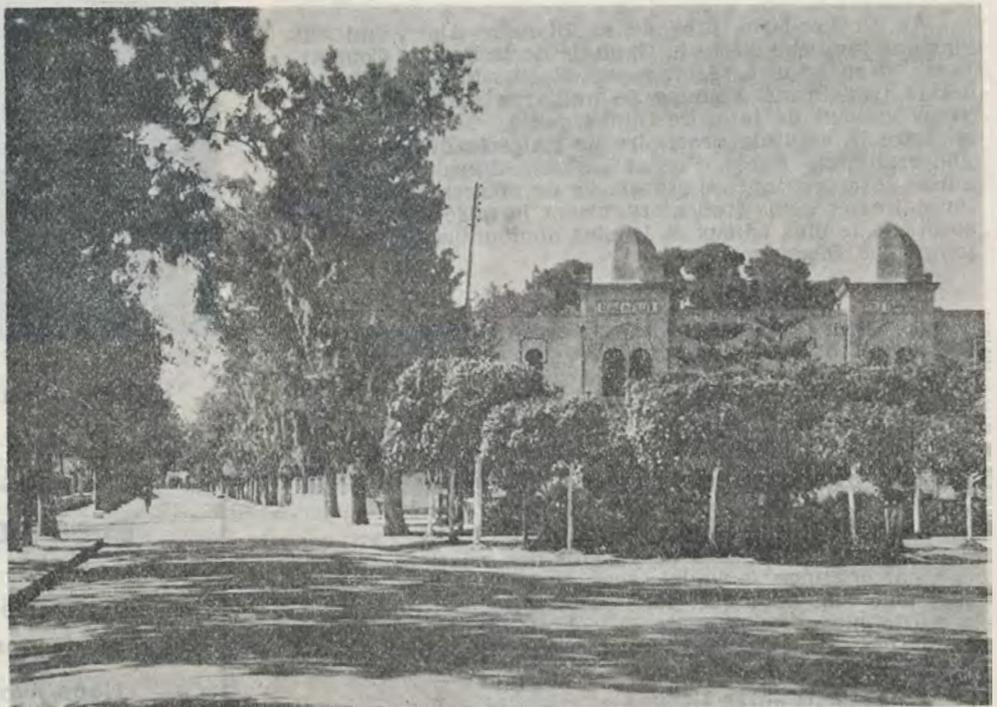
Mais après les sauterelles, voici le typhus. Deux jeunes hommes du village, de 20 et 25 ans, et plusieurs indigènes en sont victimes.

L'année 1867 forme époque et faillit amener la ruine de la colonie. C'est la fameuse « année de la misère » évoquée autrefois dans les récits de nos grands-pères !

En 1870, c'est le plébiscite impérial. Sur 106 électeurs : 11 oui et 85 non. Déjà l'opposition au pouvoir personnel ?

Mais voici la guerre de 1870. Elle voit les jeunes hommes s'enrôler et partir en métropole pour défendre la patrie envahie. Les vieux Tédélésiens ont entendu, dans leur jeunesse, les récits du père Lagier, mutilé de guerre et aveugle, et ceux du tirailleur Ben-Brek, aveugle lui aussi.

En 1872, le gouverneur général de Gueydon visite Aïn Tédélès et le magnifique panorama de la plaine du Chélif. Il décide la colonisation du



L'Avenue de la Gare et l'Ecole des Filles

Dahra, sur la rive droite de Chélif. C'est l'origine du défrichement et de la mise en valeur de cette région. A l'heure de l'Indépendance existaient toujours à Bosquet les vignobles des descendants des premiers colons tédélésiens : Boutié, Sibert, Peybernes.

En 1876, c'est le gouverneur général Chanzy et le préfet Nouvion qui ordonnent la création de villages et de fermes au-delà de Bellevue.

Ainsi, petit à petit, malgré les épidémies et les morts, malgré les échecs passagers, malgré le lourd tribut du sang versé pour défendre la patrie, en 70-71, en 14-18 et en 39-45, malgré toutes les difficultés, la vie s'organise et le territoire est mis en valeur.

Dès 1875, une ligne de chemin de fer, passant par Aïn Tédélès, relie Mostaganem à Relizane et Tiaret. Aïn Tédélès devient alors une station importante. A partir de sa gare, elle répartit le trafic vers la vallée du Chélif et vers le Dahra.

Des routes sont ouvertes. Les champs sont défrichés et plantés en vigne ou oliviers. Les constructions se multiplient : mairie, église, marché, écoles, dispensaire, deux caves coopératives, deux huileries, viticoop de distillation, stade Henri-Flous, salle de fêtes, etc...

Des arbres sont plantés : 377 en 1850, 2.760 en 1870.

M. Lagier a découvert, en 1857, la greffe de l'olivier et créé la première pépinière.

En 1930, « année du centenaire », on compte 20.000 oliviers produisant 30.000 litres d'huile et des conserves d'olives. On compte aussi 5.000 hectares de vigne produisant 200.000 hectolitres de vin. Les fermes Bories, Combet, Hitier, Bonfils, avec leurs caves modernes, sont des modèles d'exploitation viticole.

Parmi les noms des vieilles familles qui firent Aïn Tédélès, on peut citer :

— les maires : Lallemand (1856), Duchesnet (1861), Dolle (1872), Boutié (1877), puis Clerc, Bonneau, Véziat, Laurent, Bonfils, Boutié Georges, Sibert, Galy.

Le dernier en date, M. Véziat fils, saura défendre jusqu'au bout l'Algérie Française !

— les médecins : Feltz, Fabre, Descrimes, et plus tard Arloing, Buy.

— les pharmaciens : Lheureux, Bonhomme.

— les instituteurs : Bernard, Bonfils, Besombes, Belkial, Magnan, Jourdain ; Mmes Lhuillier, Aigrot, Seigneux...

— les fonctionnaires : Locquin, Baquet, Vialtel, Morin, Roberjot, Pastor, Contrucci ; Mlle Flous...

— les viticulteurs : Boutié, Bonneau, Sibert, Sabrie, Combet, Hitier, Bonfils, Chabane, Dollé, Peyre, Guillaume, Lanchier...

— les commerçants et artisans :
 Forgerons et charrons : Boutié, Laugier, Verlongue, Prunier, Noalès...
 Boulangers : Vives, Peybernes, puis Aubert, Galy, Ramos, Ferraoun.
 Epiciers : Clerc, Monsonogo, Thierry, Kaiserli, puis Amoyel, Goillot, Touil, Derbouz, Miloud.
 Bouchers : Briatte, Flous, Sabrié, puis Pignoli, Bachir.
 Maçons : Garcia, Julié, Vanoletti, Margerie, Saint-Yves.
 Quincailliers : Véziat, puis Benaiçh.
 Menuisiers : Auzimour, Serres.



Monsieur Eugène Bonneau

Il fut maire pendant plus de vingt ans

Le lundi est jour de marché. Pendant longtemps l'adjudication en fut attribuée à M. Henri Laurent, qui gérait en même temps les courriers-messageries assurant la liaison Aïn Tédélès-Mostaganem et Aïn Tédélès-Dahra.

Petit à petit, le commerce passe aux mains des indigènes. Les boutiques Derbouz, Touil, Miloud, Ferraoun sont prospères.

Dans les écoles, on compte beaucoup plus d'élèves indigènes que de petits Européens.

Dans les douars des environs on ouvre des écoles.

Au dispensaire, on soigne beaucoup plus d'indigènes que d'Européens.

Une Société de secours mutuels a été fondée dès 1862.

Deux autres sociétés animent la vie du village : la Lyre tédélésienne, sous la direction de Romain Garcia, et le Gallia-Club tédélésien présidé par Auguste Senmartin.

Un petit bois, « le bois de Boulogne », rappelle sans doute l'origine des premiers Tédélésiens. Il abritait, sous ses pins, les joueurs de boules et de croquet, et aussi, le soir, les amoureux...

Après la guerre 14-18 on éleva sur la place, comme dans toutes les communes de France, un monument pour perpétuer le souvenir et magnifier le sacrifice de ceux qui tombèrent pour que la France restât française. Dans ce petit village, plus de cinquante noms étaient gravés sur la pierre. Hélas ! aujourd'hui ce monument est devenu objet de dérision et ses abords, où l'on sentait naguère planer l'âme de la Patrie, servent maintenant de... dépôt. On s'excuse pour cette sensiblerie mal venue, mais on en est encore à des sentiments qui n'avaient pas cessé d'avoir cours chez nous et qui sont largement dépassés ici.

Au centre du village, sur la grande place, les enfants, européens et arabes, couraient et jouaient ensemble ; les adultes et les vieillards se réunissaient autour du « Jet d'eau » ou sous les ficus qui avaient remplacé les vieux platanes plantés à la création du village. Et puis, dans la dernière semaine du mois d'août, les rues s'animaient, la place s'illuminait, les manèges tournaient, les musiques foraines jouaient, des airs de danse éclataient. Alors les jeunes et les moins jeunes, ceux du village et aussi ceux de Mostaganem et des villages voisins, tous dansaient jusqu'à l'aube. C'était la fête patronale, la fête d'Aïn Tédélès, renommée dans tout le département.

Qu'il était beau, ce village d'Aïn Tédélès, quand les Français étaient là !

Qu'elle était belle, l'Algérie, quand elle était Française !

Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Quatre années d'une politique dite de grandeur ont suffi pour mettre à bas 130 années de travail et de sacrifices, de sueur et de sang, de progrès social et de fraternité. Il ne convient pas d'en parler, peut-être ? Mais comment ne pas y penser !

Avec le recul du temps, l'Histoire jugera. Sa condamnation n'ira pas, c'est sûr, à ceux qui, civils ou militaires, Français de la métropole et Français d'Algérie, ont tant travaillé et tant combattu pour l'Algérie Française.

Pour notre part, nous les rapatriés d'Algérie, nous saurons garder et transmettre à nos descendants le souvenir sacré des pionniers et martyrs de cette Algérie Française.

Nos pensées, sans cesse, continueront d'aller à ceux qui dorment là-bas, dans le petit cimetière abandonné.

Gaston PEYBERNES.